

Julie Mazziéri, Julie Gravel-Richard, Jean-François Poupart

Josée Bonneville

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2009). Review of [Julie Mazziéri, Julie Gravel-Richard, Jean-François Poupart]. *Lettres québécoises*, (135), 18–19.

☆☆☆☆

Julie Mazziéri, *Le discours sur la tombe de l'idiot*, Paris, José Corti, 2008, 256 p., 29,95 \$.

Deux meurtres et un faux coupable

Julie Mazziéri est née au Québec en 1975. Elle a étudié et enseigné à l'Université McGill et elle vit actuellement en Corse. Son premier roman, publié en France, est une réussite.

Le roman commence par le meurtre de l'idiot du village : « En plein jour. Ils l'ont jeté dans un puits de l'autre côté du village. Ils l'ont pris par les jambes et l'ont fait basculer comme une poche de blé. Le maire et son adjoint. » (p. 9) Mais même si, quelque temps après, un fermier trouve un autre cadavre dans un fossé, celui d'une femme, il ne s'agit ni d'un thriller ni d'un roman policier. Personne au village ne saura ce qu'il est advenu de l'idiot et personne ne découvrira l'identité de la femme ou les circonstances de sa mort. Les meurtres sont plutôt ici des prétextes pour dépeindre les mœurs des habitants du village et surtout pour illustrer le fonctionnement de la machine à rumeurs. Car ce qui est au centre du roman, ce n'est pas la recherche d'un coupable, mais la manière dont la rumeur populaire peut en désigner un.



LA FORCE PERNICIEUSE DE LA RUMEUR

Quelques semaines avant les meurtres, un fermier a engagé un ouvrier agricole, Paul Barabé, venu à la campagne dans le but de « se refaire ». C'est lui que la rumeur ne tardera pas à désigner comme le coupable. Même si le maire, pour se disculper, essaie d'abord de faire porter le blâme du meurtre de la femme par l'idiot, en laissant entendre que la « disparition » de ce dernier est louche, c'est de Paul Barabé que tous se méfient. Il est étranger au village et il a eu un bec-de-lièvre qui a été corrigé, mais qui lui a tout de même « laissé une gueule un peu de travers — une gueule — pas claire à cause du perpétuel sourire narquois qu'il arbor[e] malgré lui » (p. 23). *Le discours sur la tombe de l'idiot* est un roman sur l'intolérance, sur la bêtise et sur la désignation arbitraire d'un bouc émissaire. C'est aussi un roman sur la culpabilité. Alors que le maire n'exprime aucun remords, son adjoint, par contre, est rapidement submergé par la culpabilité et une anxiété morbide qui lui feront peu à peu perdre la tête.

UNE ATMOSPHÈRE ÉTRANGE

Julie Mazziéri a réussi à créer une atmosphère inquiétante à partir de personnages de la vie de tous les jours. Le lecteur se retrouve dans la même position

JOSÉE BONNEVILLE



qu'une citadine nouvellement installée au village qui, très vite, s'y sent mal à l'aise, mais ne sait pas dire pourquoi. Les villageois mènent une vie ordinaire et ne sont pas méchants, mais ils sont ignorants, fermés et obtus. On les devine capables du meilleur comme du pire. Ils peuvent à la fois organiser un enterrement à l'inconnue trouvée morte dans le fossé et incendier la grange du père Fouquet pour inciter Paul Barabé à partir.

Julie Mazziéri travaille avec le non-dit, le ressenti, le sous-jacent et elle parvient à se tenir en équilibre sur la ligne souvent floue qui sépare les apparences de la réalité. Ses phrases sont courtes et vont à l'essentiel, ainsi qu'en témoigne l'incipit cité plus haut. C'est vraiment très bon. On en redemande.

☆☆☆

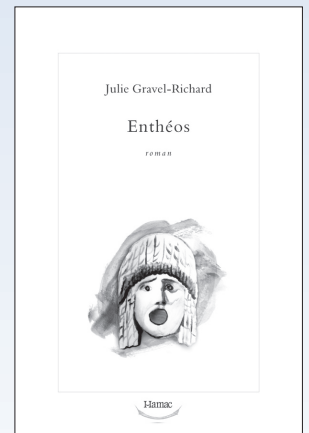
Julie Gravel-Richard, *Enthéos*, Sillery, Septentrion, coll. « Hamac », 2008, 260 p., 22,95 \$.

L'éternel combat de la raison et de la passion

Dès le titre, Julie Gravel-Richard affirme la suprématie de la passion sur la raison puisque *enthéos* est un mot grec qui signifie « avoir un dieu en soi », être enthousiaste.

UN PERSONNAGE TOURMENTÉ

Thomas, un étudiant de 24 ans, vient de quitter Montréal pour Québec et d'abandonner la théologie pour la littérature grecque ancienne, tournant ainsi le dos à un drame qui sera peu à peu révélé. Très tourmenté, il s'isole et trouve refuge dans la marijuana et dans ses études. C'est Elsa Fontaine, son nouveau professeur de grec, qui l'aidera à retrouver un sens à sa vie en le convainquant que la passion doit l'emporter sur la raison.



UN ROMAN TRÈS MAÎTRISÉ

Julie Gravel-Richard, qui détient une maîtrise en histoire grecque et qui enseigne les civilisations anciennes au cégep François-Xavier Garneau, multiplie, dans son roman, les références à la mythologie (Prométhée, Pandore, etc.), à la littérature grecque (le cours d'Elsa porte sur *Médée* d'Euripide) et à l'Apocalypse (texte sur lequel porte la thèse de Thomas), entre autres. Elle le fait avec doigté sans jamais nous ennuyer, ni nous perdre. Au contraire, sa pas-

sion est contagieuse et elle nous donne envie de lire sur ces sujets et, aussi, de relire *Les nourritures terrestres* de Gide, livre dont il est abondamment question et qui est bien adapté à Thomas puisqu'il met en scène « un convalescent qui reprend goût à la vie » (p. 101).

Rien ne semble avoir été laissé au hasard dans ce roman dont la mécanique est fort bien huilée. Trop bien, cependant. Quand je lis un roman, j'aime oublier que j'ai affaire à des êtres de papier et croire en l'univers qui m'est présenté, si fantaisiste soit-il. Ici, j'y suis d'autant moins arrivée que je n'ai pas adhéré à certains aspects du récit. Par exemple, Thomas n'a pas compris que son frère, qui s'est suicidé, était devenu psychotique et il a cru que « la recherche de Dieu mène à la folie » (p. 201) et que « le diable avait gagné sur Christian » (p. 207). Comment un universitaire aussi brillant que lui peut-il ignorer l'abc de la psychose? Qu'il semble avoir une révélation lorsque Elsa,



JULIE GRAVEL-RICHARD

à qui il raconte l'histoire de son frère, lui dise que celui-ci était sans doute schizophrène, est pour le moins étonnant. Que ni les parents de Christian ni personne dans son entourage ne se soient rendu compte de sa maladie est invraisemblable. La question de la jumeauté, par contre, est convaincante; elle ouvre d'intéressantes pistes de réflexion. Depuis la mort de son frère, Thomas « ne sait plus qui il est lui-même. [...] Quand on naït double, peut-on survivre à demi? » (p. 203) se demande-t-il avec pertinence.

Avec *Entbéos*, Julie Gravel-Richard fait la preuve qu'elle sait écrire et qu'elle peut construire une histoire complexe; il lui reste à apprendre à moins contrôler ses personnages et son récit. Ou à tout le moins à nous donner l'illusion qu'elle a lâché la bride. Chez Thomas, la passion finit par l'emporter; chez elle, par contre, la raison me semble trop apparente.

☆☆ 1/2

Jean-François Poupart, *Toujours vert*, Montréal, Coups de tête, 2009, 110 p., 10,95 \$.

Drogue, sexe, rock'n roll et chirurgie plastique

Toujours vert est le 17^e titre de Coups de tête, une collection de romans de gare dirigée par Michel Vézina, qui l'avait inaugurée en 2007 avec *Élise*.

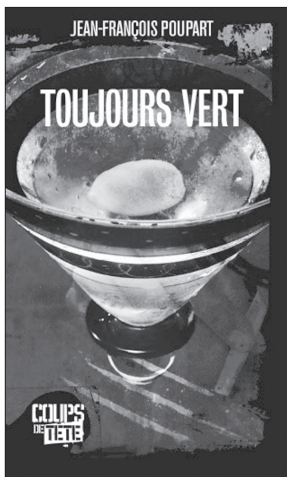
L'action se déroule dans l'une de ces *gated communities* qui se sont mises à proliférer après l'attentat du 11 septembre 2001, à New York, au cours duquel deux Airbus ont frappé le Memorial Center et la statue de la Liberté. Evergreen est située près de Fort Lauderdale, en Floride, et elle est habitée exclusivement par d'ex-rock stars. On y trouve, entre autres, Eric Clapton, qui a plus de 80 ans, Ozzy Osborne en fauteuil roulant et Keith Richards atteint de « démence gérontomaniac » (p. 79). Ces « débris de stars » (p. 50), à l'instar de leur maire, Ray Manzarek, ont troqué leur « conviction profonde de pouvoir changer le monde » (p. 7) pour leur désir de prolonger leur vie défaillante. Ils carburent à la drogue et au sexe, mais aussi à toutes les techniques de rajeunissement possibles: liposuctions, *face lifts*, implants mammaires, etc.

Le récit commence le jour où Ray Manzarek vient demander l'aide d'une vieille connaissance, Mike Burns, dans une affaire qui implique Jon Lord, l'ancien claviériste de Deep Purple trouvé mort dans la piscine de Lou Reed. Mike Burns n'est



JEAN-FRANÇOIS POUPART

rien l'*alter ego* de Miss Marple ou du commissaire Maigret. C'est un vétéran de la guerre d'Irak qui, après avoir été déclaré « délinquant hyperdangereux, antisocial et [...] polytoxicomane incurable » (p. 87), est allé travailler comme policier dans le Bronx avant de devenir inspecteur. Ray Manzarek lui demande de rédiger, pour deux millions de dollars, un rapport qui conclut à l'accident. Mais Mike Burns s'y refuse et il entame une enquête qui nous amène à découvrir avec lui les horreurs d'Evergreen.



ROMAN NOIR ET POÉSIE

Evergreen est une caricature de roman noir et il carbure à l'humour noir, très noir. La *gated community* où l'action se déroule est « la plus écœurante des États-Unis » (p. 29); c'est un « bourbier puant » (p. 22) dont les habitants inspirent le dégoût. Ce parti pris de la noirceur m'a lassée, à la longue. Était-il nécessaire de pousser si loin la caricature?

J'ai cependant apprécié, dans le premier roman de cet auteur connu jusqu'ici comme poète, le lyrisme de la décadence et du sordide qui affleure çà et là, comme dans cette énumération fort bien rythmée, à l'allitération sonnante, qui se termine sur une éloquente métaphore: « Gin, mousseux, dope brûlée, décolletés luisants, toupets colmatés, vergetures camouflées, cliquetis clinquant de facettes de porcelaine, l'Amérique de Caligula. » (p. 55) Les métaphores qui désignent les vieux, par ailleurs, sont expressives et variées: « momies » (p. 20), « épaves » (p. 24), « cadavres en cuirette cloutée » (p. 55), « vieux alligators en rut » (p. 52), « vieux rochers défiant la mort » (p. 53), etc. Poupart a même réussi à intégrer, dans sa description de la maison d'Alice Cooper, trois mots du « Vaisseau d'Or » de Nelligan: « Strass, arrivisme, **dégoût haine et névrose** » (p. 52).

Lire *Evergreen*, tout compte fait, c'est s'immiscer dans le *bad trip* d'un autre.